

PORTRAIT JEAN-LUC VERNA

PARTICULES
n° 12 décembre/janvier 2006



DÉCALQUÉ(E)

Réalisation : Alain Berland

Je préfère passer rapidement sur un passé sulfureux, sur ce que les gens croient savoir de moi quand ils ne veulent pas connaître mon travail plus que ça. Après une vie dissolue, j'ai raccroché la vie sociale en intégrant une école de préparation aux Beaux-Arts. C'est là, d'ailleurs, que j'ai rencontré Michel Blazy. Nous avons ensuite intégré l'école de la Villa Arson à Nice. Je suis issu de ce groupe d'artistes, d'une famille faite de beaucoup d'amour. La famille, c'est un mot qui habituellement me fait vomir, mais à la Villa Arson il y avait quand même quelque chose qui était proche de cela, dominé par le regard paternel de Christian Bernard, le directeur à l'époque. Son avis compte encore aujourd'hui. Et puis il y a tous les autres, tous ceux qui ont aussi été à la Villa et qui sont restés mes amis. J'ai voulu intégrer une école d'art car j'ai toujours dessiné. J'apprenais cela en autodidacte, l'anatomie, le corps, et puis grâce aux cours, j'ai mis tout cela en forme. C'est drôle parce depuis neuf ans j'enseigne l'anatomie à la Villa, et je vais sans doute bientôt collaborer à mon tour à un livre sur l'anatomie artistique, la boucle sera ainsi bouclée.

Plus jeune, je voulais être danseur et puis j'ai compris que mon corps ne pouvait pas. Ensuite, j'ai souhaité être chanteur. J'ai eu un groupe qui s'appelait le *Grand tunnel mou*, c'était de la New Wave expérimentale, et c'était lamentable. J'ai vu mes limites (je n'avais pas encore pris de cours de chant) et j'étais incapable de créer une mélodie. D'ailleurs, maintenant avec mon groupe (Jean-Luc Verna et ses DUMDUM BOYS), je ne fais que des reprises avec une fascination particulière pour les trois chanteuses, Siouxsie, Nico et Diamanda Galas. Faire des reprises, c'est un peu, comme pour mes dessins, une façon d'interpréter des airs du répertoire. Entre un dessin et une chanson, il y a une similitude qui me plaît beaucoup dans la manière de percuter celui qui les reçoit, un côté accessible et populaire.

À la Villa Arson, durant mes études, j'ai cessé de dessiner. Je n'étais pas content de la façon dont on me traitait, j'étais super naïf, persuadé d'être un nouveau «Michel-Ange New Wave». Cependant je ne faisais pas de pochettes de disque ou d'autres choses liées à la scène musicale car je n'ai jamais été intégré à une scène. Pour les gens du rock, j'étais trop pédé, et pour les pédés, j'étais trop rock. En fait, j'étais juste moi, sans chercher à faire de compromis.

J'ai eu mon diplôme en peinture, mais je ne me considère pas comme un bon peintre et j'ai arrêté, je pense, définitivement. Quand, en 1991, la galerie Air de Paris, qui était à Nice, m'a proposé de travailler pour elle, j'étais très étonné car je sortais juste de l'école. Puis, comme Nice est un désert culturel, tout le monde est parti. Après le diplôme, je suis monté à Paris. Ça n'a pas marché, j'étais très pauvre et dépressif. J'ai dû quitter la ville. J'ai ensuite commencé à vendre grâce à ma galerie qui a misé sur moi pendant dix ans avant que ça ne marche un peu.

Illustrations :

En haut à g.

* «Le jeune Orant», 290 av. J.C., Boidos. Bronze.

* «Anti-Words», 1988. NINA HAGEN. Théâtre de verdure, Nice, 2005.

Tirage argentineque, 40 x 30 cm. Edition 10. Courtesy Air de Paris

Au milieu

* «Général Bonchamp», 1822. David d'Angers.

* «Final ou sol sur «Voodoo Dolly», SIOUXSIE (& the Banshees), 13 déc. 1988. Liverpool Royal Court, 2005.

Tirage argentineque, 40 x 30 cm. Edition 10. Courtesy Air de Paris

L'anatomie m'intéresse plus qu'autre chose car je ne comprends toujours pas mon corps et c'est un récit en cours qui me fascine, son vieillissement etc. Le corps des autres me passionne aussi. Je suis passionné par cela, la grâce, l'abandon, c'est toujours magnifique.

Maintenant je suis danseur dans la compagnie de Gisèle Vienne, ça marche très bien. C'est une super expérience que l'on a préparée pendant six mois. À Avignon, cela s'est formidablement bien passé et nous dansons au Théâtre de la Bastille en février. C'est un spectacle qui se fait en deux volets, en alternance avec Catherine Robbe-Grillet et moi-même. Nous sommes trois pendant une heure et demie sur scène. Je suis celui qui danse le moins. En fait, je suis surtout visuel. J'ai apporté les poses de l'histoire de l'art, mon glissement de genre, je suis nu à un moment et je finis, évidemment, en méchante femme.

Cependant la colonne vertébrale de ma vie reste le dessin. Cela me donne un cadre, des horaires, cela me raccroche au réel, m'empêche de glisser. Mes photos découlent du dessin, et mon corps aussi. Ce qui m'a irrité, c'est que des connards prétendent que je faisais de la photo au moment où c'était la mode, alors que j'ai utilisé le médium quand mon corps me l'a permis. Mon corps est un instrument variable. Je gère ses volumes, ses glissades, et secondairement ses ornements. C'est Pénélope, je grossis et je maigris, ce n'est pas qu'un corps transgenre ou un corps pour la performance. Il n'obéit à aucune typologie.

J'assume totalement le folklore que je véhicule, le punkoïde New Wave, l'ancienne prostituée, la grande folle etc. Tout est vrai, mais cela peut faire écran. Les gens ne voient pas mes dessins de la même manière lorsque je suis présent. Quand on découvre mes travaux avant de me connaître, ma présence ajoute un truc, on se dit : *Tiens c'est lui qui fait ça*. Mais quand on va voir les dessins de la grande folle maquillée, c'est une souffrance car je deviens mon propre parasite. Ma production de dessins n'est pas importante, j'en détruis certains et j'en montre environ quarante par an. Je travaille avec tous les formats de papier et quelque fois sur des volles. Je fais régulièrement des *wall drawings*. Je me sens proche de Raymond Pettibon, de Robert Crumb et si je m'intéresse à la BD, je n'ai jamais cherché à en faire.

Le dessin est toujours réalisé sur du vieux papier qui a jauni, un support qui a déjà vécu, un matériau qui a la couleur des humeurs du corps vieillissant sur le tissu. Je me refuse à utiliser les fluides corporels car cela ferait un vernis de provocation en plus. J'aime aussi travailler les murs pour des questions de formats. Je fais cela depuis plusieurs années et la pièce la plus manifeste de ce procédé a été celle que j'ai réalisée



au Marco à Genève en 2001 (*Siouxsie dans le Palais du Té*). Pour la première fois, il n'y avait que des *wall drawings* et des *floor drawings*.

Je pense que plus on dessine, mieux on le fait, car comme pour le corps, c'est une gymnastique. Mais si cela devient une routine, ce n'est plus la peine. Pendant une période, j'ai dessiné jusqu'à douze heures par jour, mais aujourd'hui je n'en vois plus l'intérêt. Je ne souhaite surtout pas que les gens se disent : quelle virtuosité ! Si j'étais dans ce propos, je ferais mes dessins en direct. Je ne passerai pas par la photocopie, le transfert, la perdition du motif, le rehaut au maquillage. En ce moment, je pense aussi à la sculpture, cela vient doucement, mais c'est encore trop tôt pour en parler.

J'ai beaucoup de respect pour le travail de Marcel Duchamp, son humour, cette façon de diriger son monde, mais ce n'est pas la messe non plus. Si je ne suis pas un artiste conceptuel, cela ne veut pas dire que je n'y ai pas accès. Je ne fais pas que m'extasier sur les eaux-fortes de Félicien Rops, aller voir les gravures de Géricault ou les dessins de Michel-Ange. Je me nourris de plein de choses et la digestion que j'en fais est assez diluée pour que le regardeur se demande si ça m'intéresse vraiment. Toute l'histoire de l'art me construit, cela a une grande importance pour moi car c'est ce qui m'a tiré de là où j'étais.

Dans *Body double* (x), remake de *l'important c'est d'aimer* de Brice Delsperger, Romy Schneider que j'interprète dit : «*Je viens ici parce que j'ai une dette envers lui. Ça irait très mal pour moi si je ne l'avais pas connu, je serais devenue une pute*». Je ne dis pas ça pour faire pleurer les chaumières, mais c'est l'art qui m'explique pourquoi je m'offre au monde, pourquoi je ne suis pas comme ces gens que je croise dans la rue et dont j'envie parfois l'anonymat.

Jean-Luc Verna sera présent dans l'exposition *Le Voyage Intérieur*. (Voir p.10 et agenda p.12)